

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

L'HONNÊTE HOMME.

Suite et Fin

LE MÊME AU MÊME.

Dunkerque.

Dans deux jours, Emile, dans deux jours tout sera décidé ; je serai un objet de dérision ou j'aurai réussi. Ces doutes, ces trames, ces alternatives d'espérance et de découragement me rendent malade et usent mon énergie morale. Si j'échoue, je compte quitter la France et repartir pour l'Amérique. Je ne pourrais supporter le triomphe de ces gens-là.

GEORGES.

Le même au même.

Dunkerque.

J'ai réussi, mon cher Emile ; je suis député. Tu crois peut-être que je suis heureux ? détrompe-toi, mon ami. Je me trouve sous le poids d'une tristesse profonde et dans un découragement à peu près semblable à celui que m'aurait valu un échec dans mes prétentions. Si tu savais tous les ressorts qu'il a fallu employer pour réussir ! N'est-ce pas, dis-moi, une chose douloureuse et pleine d'amertume que de se voir forcé de recourir à de petits moyens quand on ne veut qu'une grande chose ? de flatter des intérêts mesquins et privés lorsqu'il s'agit de la patrie ? de n'obtenir que par des brochantes ce qu'on sent mériter, ce que l'on ne voudrait devoir qu'à sa propre valeur individuelle ? Adieu, Emile ; je t'embrasserai dans quelques jours en me rendant à mon poste, car les Chambres s'ouvrent prochainement. Puisse la tribune me faire oublier les mesquineries sous lesquelles il a fallu me courber pour arriver dans l'arène politique !

GEORGES.

BLANCHE VALENTIN A SON FRÈRE
ÉMILE.

Paris.

Georges ne peut trouver le temps de t'écrire, mon frère, et il me charge

de le faire en son nom. Mon pauvre Georges ! si tu savais comme la vie politique le dévore et le fait souffrir ! Consciencieux, loyal, dévoué aux intérêts du pays, il s'impose âme et corps, repos et santé, à servir et à défendre ces intérêts, sans tenir compte ni de sa propre fortune politique, ni des exigences de partis qui pourraient le servir. Aussi ses adversaires ne lui épargnent-ils point les attaques vives sans mesure et sans conscience. Georges affecte, même avec moi, une grande indifférence pour ces injustices ; mais il me trompe et cherche lui-même à se tromper à cet égard ; il souffre, Emile, et il souffre cruellement ! Toujours sombre, souvent préoccupé, je ne vois plus que rarement sur ses lèvres un sourire qu'efface presque aussitôt une pensée pénible. Son front vieillit, son noble visage se décolore, et je redoute que son organisation nerveuse et impressionnable ne devienne trop faible pour résister à tant de secousses. Dieu veuille que nos craintes soient mal fondées ! je le désire, Emile ; mais je n'ose y croire. Nous ne sommes heureux ni mon mari ni moi, cher Emile, et je crains bien que Georges ne porte souvent vers notre vie paisible d'autrefois les mêmes regards mélancoliques et de regrets que je ne cesse d'y attacher.

BLANCHE.

Ces lettres suffiront pour donner une idée de ce qu'éprouvait Georges au milieu de la vie politique dans laquelle il marchait du reste à grands pas ; car actif, désintéressé et surtout d'une haute intelligence, il ne pouvait manquer de se frayer un rapide chemin au pouvoir. Pendant ce temps-là son beau-frère Emile, heureux de son travail, de sa modeste fortune et de la tendresse de sa famille, voyait s'écouler doucement une existence facile et sans sobresauts. Non point toutefois qu'il restât étranger aux intérêts de son pays et qu'il refusât sa cote-part de travail et de soins à son pays. Loin de là, nommé à l'unanimité par ses concitoyens, et sans qu'il eût sollicité cet honneur, conseiller municipal, il se vit désigné par le gouvernement pour remplir les fonctions d'adjoint

au maire, et s'il ne reçut point cette dignité avec une bien grande joie, il n'en remplit pas moins rigoureusement tous les devoirs qu'elle lui imposait. S'il soupirait parfois en consacrant à ses nouvelles fonctions un temps qu'il aurait voulu passer près de sa femme et de sa famille, cependant il n'en revenait pas près d'eux un instant plus tôt s'il fallait acheter ce bonheur par quelque concession faite au détriment de ses travaux administratifs. Aussi, chacun rendait à son dévouement modeste et à son activité sans étalage une justice unanime, et qui lui valait l'estime et l'affection générales. Car il y a des mérites et des vertus qui exhalent un parfum si doux, qui savent si bien se faire pardonner leur supériorité, que, loin de les méconnaître, on les aime et l'on se plaît à les honorer. Emile n'usait de ses fonctions que pour obliger ; s'il devait, comme magistrat, lutter contre des intérêts privés, il le faisait avec tant de loyauté, il savait si bien entourer de bienveillance une mesure sévère, que la partie lésée se résignait de bonne grâce à la concession que l'on exigeait d'elle.

Telle était la vie d'Emile, telle était sa position sociale, lorsqu'après une année entière de séparation il vit son beau-frère Georges, qui profitait de la clôture de la session législative pour venir passer quelques jours dans sa famille et faire respirer à sa femme l'air natal. La jeune Flamande, au milieu de la vie brillante qu'elle menait à Paris, regrettait secrètement la douce obscurité de son existence de province et respirait mal à l'aise loin de son pays bien-aimé. En apparence, elle s'était vite habituée à son nouveau genre de vie, et avec ce tact exquis que possèdent les femmes elle avait adopté les manières du monde nouveau dans lequel elle se trouvait : son mari, lui-même ne reconnaissait plus la simple et naïve Blanche dans la jeune femme qui faisait les honneurs de son salon avec tant de distinction et de grâce : Blanche savait que c'était un moyen de plus de plaire à son mari, et rien ne lui avait été pénible et difficile pour arriver à ce résultat de tous ses vœux. Mais comme une fleur étrangère transplantée dans un nouveau climat languit secrètement, malgré les déli-

cieux parfums qu'elle exhale et les splendides couleurs dont elle se pare. Blanche succombait à un mal mystérieux que dissipa bientôt son retour au milieu de sa famille. Avec quelle joie elle redevint la jeune bourgeoise gaie, folâtre, naïve, p'tillante ! avec quel bonheur elle se retrouva dans le modeste salon de sa sœur, assise près de la fenêtre, et passant les journées entre de douces causeries, des promenades au jardin et des travaux d'aiguille ! Georges, au contraire, se sentait mal à l'aise et plein d'ennuis. Étrange contradiction ! A Paris il souffrait des fatigues et des émotions de sa vie politique ; en province, il souffrait de l'absence de ses fatigues et de ces émotions. Aussi ne tarda-t-il point à faire connaître son dessein de retourner promptement à Paris, où l'appelaient les fonctions de conseiller d'État auxquelles il venait d'être nommé.

— Puisque tu te trouves mieux portante et heureuse dans le sein de ta famille, tu pourras demeurer quelques mois encore à Cambrai et ne venir me retrouver que plus tard à Paris, dit-il à sa femme.

Mais Blanche se leva, saisie d'une terreur soudaine, courut près de lui, et passa son bras sous le bras de son mari.

— Non, lui dit-elle, non, Georges, je ne vous quitterai point d'un moment. Que deviendriez-vous seul, au milieu de cette vie qui vous dévore ? Vous succomberiez bientôt au découragement et à la fatigue. Vous partez, je pars avec vous.

Georges sourit.

— Oui, tu as raison, répliqua-t-il, je ne puis me passer de ta présence et de tes soins chéris, ange aimée ! Mon front brûlerait trop douloureusement si tes ailes ne s'agitaient pas avec tendresse pour le rafraîchir. Nous partirons demain ensemble !

— Ensemble, toujours ensemble ! répondit Blanche en serrant dans ses bras Georges, qui couvrit de baisers le front de sa femme.

En effet, leur départ fut arrêté pour le lendemain, et déjà tous les préparatifs s'en trouvaient terminés, quand un événement grave vint le différer.

Emile, parti depuis le matin pour terminer une affaire qui l'appelait dans un village éloigné de quelques lieues, avait promis de se trouver de retour avant midi, et deux heures étaient sonnées depuis longtemps qu'il n'avait point encore paru. Habitée à la régularité et à l'exactitude de son mari, Thérèse se livra bientôt à de vives alarmes que sa mère, sa belle-sœur et Georges ne tardèrent point à partager. Déjà ce dernier avait fait seller un cheval et se disposait à partir pour rejoindre Emile, quand une voiture entra dans la cour de la maison... C'était celle que

l'on attendait avec tant d'angoisses ! Aussitôt, Blanche, Thérèse, madame Dorvilliers et le vieux docteur se précipitèrent vers Emile, pour lui reprocher les inquiétudes où il les avait jetées... le domestique dont s'était fait accompagner le négociant descendit de la voiture pâle et faisant signe à Georges qu'il avait à lui parler.

— Mon maître se trouve gravement blessé, lui dit-il à voix basse ; comme nous sortions du village pour revenir à Cambrai, une voiture qui traversait la grande route fut emportée par les chevaux qui prirent le mors aux dents. Deux femmes et trois enfants se trouvaient dans cette voiture ; personne n'osait aller à leur secours, car c'était s'exposer à une mort certaine. Mon maître seul n'hésita point ; il courut se placer entre la voiture et une rivière vers laquelle se précipitaient les chevaux... Il se jeta sur eux, saisit les rênes, et se laissa emporter courageusement pendant quelques minutes. A la fin, les chevaux s'arrêtèrent, les infortunés furent sauvés et mon maître tomba sans connaissance blessé gravement à la poitrine. Quand il revint à lui, il m'ordonna de le ramener ici. — Si je dois mourir, me dit-il, je veux revoir du moins tous ceux que j'aime. — Donc, monsieur, après avoir fait poser un appareil sur la blessure de monsieur Dorvilliers, je lui ai obéi, je l'ai ramené.

Pendant que le domestique faisait ce récit interrompu par ses larmes, Georges et le vieux docteur prodiguaient des soins à Emile et aidaient à le transporter dans la maison. Chacun témoignait le plus vif désespoir et semblait privé de raison par ce fatal événement ; Thérèse seule, gardait sa présence d'esprit ; elle donnait tous les ordres nécessaires avec un sang-froid et une intelligence admirables... Et pourtant Dieu seul connaît les souffrances et le désespoir qui brisaient alors son cœur.

Dès que cette triste nouvelle se répandit dans la ville, elle y causa une consternation générale. Chacun s'empressa de faire demander des nouvelles d'Emile, et des groupes nombreux de gens du peuple entourèrent sa maison, attendant avec inquiétude le résultat d'une consultation que tenaient en ce moment tous les médecins de la ville, réunis spontanément chez le blessé. Il serait impossible d'exprimer la joie générale qui se répandait partout lorsque leur décision fut connue : la blessure d'Emile ne présentait pas de danger grave et laissait espérer une prompte et complète guérison. Tandis qu'à cette nouvelle inespérée, la famille du malade remerciait la Providence avec des larmes et des transports de reconnaissance, la foule se livrait à des témoignages de joie qui parvin-

rent jusqu'à Emile ; une noble satisfaction éclaira son visage et Georges lui prit la main :

— Voilà la véritable popularité ! voilà la véritable gloire ! s'écria-t-il, Emile, Emile ! que je me sens petit près de toi ! combien ta vie obscure et modeste est plus noble et plus enviable que tous les fastes de ma vie politique !

— Oui ! ajouta le docteur Delloye, oui ! vous avez raison Georges ! Heureux celui qu'entoure la considération publique sans qu'il la sollicite ! Heureux celui qui sait se contenter du sort modeste et calme que la Providence lui a réservé. Les grands sont presque toujours un calvaire au bout duquel se dresse une croix. Si le bonheur est possible sur la terre, c'est dans une vie simple et reposée que protègent le travail et le devoir !

BERTHOUD.

LE CHATEAU DES VIERGES.

Au milieu de ces cris furieux de l'ouragan, de ce craquement épouvantable des mâts tremblant, des vergues vacillantes, la voix du capitaine domine encore.

— Toutes nos voiles sont-elles fermées ? demande-t-il à l'officier de quart.

— Nous n'avons plus un pouce de toile dehors, répond celui-ci.

— Et les vents se fixent-ils ?

— Ils continuent de sauter de l'Est à l'Ouest.

— Oui, dit un matelot, ces coquins-là se font la guerre, et je crois, Dieu me damne, qu'ils ont pris pour champ de bataille le pont de la *Claymore*.

— Ma foi, dit un autre, on n'y voit pas plus clair que dans l'autre monde ; la bourrasque nous ballotte si fort que je gage que le diable lui-même ne sait pas où nous sommes.

— Taisez-vous, s'écrie Arthur croyant distinguer dans le lointain comme une lueur imperceptible... Soudain un arc-en-ciel de feu sillonne l'espace et un cri à glacer d'effroi s'échappe de sa poitrine : Le château des Vierges ! (1) Nous sommes sous le château des Vierges ! répéta-t-il ; la barre au vent ! borde la misaine ! Allons lestes, enfants, lestes, il n'y a pas un instant à perdre.

Il n'avait pas achevé qu'il était obéi. La corvette décrivit un grand arc de cercle en changeant de direction, et l'on entendit distinctement à bord les brisants de la lame qui sifflaient sur les rescifs du château des Vierges.

Le danger passé, le capitaine fit

(1) *The maiden-Castle*, le château virginal ou le château des Vierges. Situé près d'Edimbourg, et ainsi nommé parce qu'un homme et les trois filles y gardaient leurs filles.

remarquer à tous ses matelots, au-dessus de l'écuil qu'il venait d'éviter si heureusement, un petit point lumineux, semblable à une lampe suspendue aux voûtes du ciel. Tant que la bourrasque dura on s'occupait peu de cette lueur miraculeuse; mais lorsque les vents eurent cessé leur lutte, lorsque les ombres qui planaient sur les nuages se furent dissipés et que la lune eut montré de nouveau son front argenté, chacun se demanda si ce n'était pas une vision, si le prodige avait réellement existé. Quant à Arthur, il savait à quoi s'en tenir; il avait vu de ses propres yeux l'écharpe de feu et ne pouvait douter qu'elle n'eût été allumée sur la côte par une main tutélaire à qui il devait le salut de la *Claymore* et de son équipage.

Au point du jour, il vint passer en vue du château des Vierges, devant ces mêmes rochers où il faillit périr corps et biens, examina quelques temps avec une longue-vue et sa vieille tour et ses ruines épaisses; mais n'ayant rien aperçu qui pût lui faire deviner l'événement de la nuit, il fit route vers le port.

III.

A dix heures du matin, la *Claymore* mouilla sur la rade d'Edimbourg. Aussitôt Arthur fit armer son canot et descendit à terre.

Le jeune lord était à peine entré dans son hôtel, il y avait à peine reçu les félicitations des anciens serviteurs de sa famille que, brûlant d'impatience de se rendre au château des Vierges, il monta à cheval et fut en peu d'instants hors de la ville, sur le chemin du vieux manoir où, selon l'antique tradition écossaise, les Pietes enfermaient leurs filles avant d'aller à la guerre. Arrivé devant un petit village, au bas de la montagne que couronnait le château, il mit pied à terre pour demander quelques informations.

La première maison qui s'offrit à ses regards était située à l'entrée de la grande rue et habitée par le tailleur Hompson, ainsi que l'apprenait aux passants une immense enseigne qui occupait à elle seule la plus grande partie de la façade. Il y entra, sans prendre garde à une jeune fille qui travaillait sur le bas de la boutique.

—Maitre! dit-il.

—Que désirez votre seigneurie? répliqua un petit homme à la face réjouie; voulez-vous un habit, un manteau, une veste brodée? Je vous servirai aussi bien et peut-être mieux que le premier tailleur d'Edimbourg.

—Je n'en doute pas; mais, dites-moi, habite-t-il quelqu'un au château des Vierges?

—Personne... Voulez-vous permettre que je vous prenne mesure?

—Comment, personne! mais les

ruines sont gardées; il y a un concierge, quelque anachorete qui dessert la chapelle?

—Ah! bien oui! C'était bon jadis, du temps des Pietes! Alors, il y avait un troupeau de vierges et, probablement un saint pasteur qui veillait sur elles; mais aujourd'hui... Je vais vous montrer le dernier habit que j'ai fait à monsieur le constable.

—C'est inutile.

—Comme il vous plaira.

—Connaissez-vous quelqu'un qui pourrait me donner des informations précises sur le château des Vierges?

—Allons, allons, fit maître Hompson, décidément votre seigneurie n'est pas venue ici pour se faire habiller. Eh bien! n'en parlons plus et voyons ce qu'elle désire?

—Je vous l'ai dit.

—Je le sais, je le sais; ce sont des renseignements sur l'antique édifice que l'on aperçoit là-haut?

—Juts-ment.

—Votre seigneurie veut-elle s'en rapporter à moi?

—Je vous écoute.

—Je lui dirai alors que le château n'est plus qu'un monceau de pierres que les étrangers ne viennent même plus visiter; je me donne au diable si nous en voyons jamais passer un seul; n'est-ce pas, Anna? ajouta le tailleur en se tournant vers la jeune ouvrière qui fit un geste affirmatif.

Pour la première fois, Arthur aperçut la personne à qui Hompson adressait cette question; et sa vue se troubla, un tressaillement subit parcourut tout son être, il demeura frappé de surprise et d'admiration.

—Maitre Hompson, dit-il, je vous fais compliment; vous avez là une jeune fille qui est, sans contredit, la plus jolie enfant des trois-royaumes.

—Ma fille! ce n'est pas ma fille!

—Tant pis pour vous, ma foi, car le père de cet ange doit être un heureux mortel.

—Si tant est qu'on soit heureux dans l'autre monde!

—Comment?

—Sans doute; elle n'a plus ni père ni mère, n'en déplaît à votre seigneurie, elle est orpheline.

—O pheline! s'écria Arthur, orpheline! Pauvre enfant!

Ici Anna leva ses yeux noyés de larmes sur le jeune lord, comme pour le remercier de ce mouvement de pitié, et elles les rebassa presque aussitôt sur son ouvrage.

—Au reste, reprit Hompson, il faut être juste, c'est sage, c'est rangé, et tant que la besogne ne manquera pas, ça trouvera à travailler chez moi.

—Alors, fit Arthur, venez demain à Edimbourg et je vous donnerai de l'occupation pour longtemps.

—Et votre seigneurie veut-elle bien me donner son nom et son adresse?

—Lord Arthur Macdonald; tout le monde vous indiquera mon logis.

—Lord Macdonald! s'écria Hompson un peu décontenancé.

—Moi-même.

—Et vous me faites l'honneur de me dire, milord, que vous daignez...

—Vous donner la fourniture de ma maison, est-ce que cela ne vous convient pas?

—Bien au contraire, milord, ça me convient tellement que je craignais d'avoir mal entendu. Allons, ma bonne petite Anna, ajouta-t-il, apportez mon registre et écrivez dessus en gros caractères le nom de sa seigneurie lord Macdonald.

—Permettez que je vous évite cette peine, dit Arthur en prenant cette plume des mains tremblantes d'Anna; puis, après avoir attaché quelques instants ses regards sur l'intéressante jeune fille, il inscrivit son nom à la suite des pratiques du maître tailleur et quitta la maison.

IV.

Distrait, rêveur, le capitaine de la *Claymore* monta lentement la colline, arriva au sommet, visita les ruines du château et se retrouva bientôt, sans y songer à cent pas de la boutique de maître Hompson. Il n'avait rien vu dans sa course; l'image d'Anna s'était placée constamment entre lui et les objets qu'il était venu examiner.

Ce regard si expressif de reconnaissance qu'elle avait levé sur lui pour un mot, un seul mot d'intérêt, il l'avait retrouvée partout avec sa douceur ineffable et sa puissance magique. Il la revoyait maintenant dans cette même boutique, assise à la même place, et il demeurerait immobile ne pouvant se lasser de l'admirer. Dans un mouvement que fit la jeune ouvrière, elle l'aperçut, ses yeux rencontrèrent les siens, elle rougit, les baissa et ne les releva plus.

A la nuit tombante, Arthur se ressouvint du motif qui l'avait conduit au château des Vierges, se reprocha sa faiblesse, s'en voulut à lui-même d'avoir si mal rempli sa mission et résolut de l'accomplir, dès le lendemain sans s'arrêter au village d'Anna. Pour mieux s'affermir dans ce projet, il se rendit à la taverne des *Trois Ancres*, certain qu'il était d'y rencontrer les braves matelots, compagnons de ces courses qui, comme lui, devaient la vie au phare mystérieux apparu sur la côte.

Ils étaient en effet réunis et en compagnie d'une foule de leurs compatriotes. Le sujet de la conversation était précisément celui de la nuit, et l'arrivée du capitaine ne fit que lui donner un plus haut degré d'intérêt. Chacun disait son mot. L'un voulait que ce fut un prodige en faveur de la *Claymore*, l'autre une étincelle perdue de l'électricité. Celui-ci prétendait que l'on voyait quelquefois, pendant les orages, surgir des teaux

de la terre. celui-là au contraire prétendait que cela n'était jamais arrivé. De suppositions en suppositions, on en vint à des contes de fantômes, d'esprits aux cheveux enflammés, et on allait ressusciter toutes les vierges qui avaient jadis habité le château, lorsqu'un montagnard prit la parole et soutint que, toutes les nuits, une sylphide, une dame blanche se promenait un fanal à la main, sur les créneaux, de la tour, qu'il l'avait vue plusieurs fois, que beaucoup d'habitants des montagnes l'avaient vue comme lui, et que si ce n'était la frayeur qu'elle leur inspirait à tous, ils se seraient approchés davantage. En ce moment entra un vieux patron pêcheur dont le témoignage vint corroborer l'assertion du montagnard. Lui aussi, affirma-t-il, un soir qu'il pêchait le long de la côte, avait vu au-dessus de son bateau, non seulement la petite lumière, mais encore la grande robe blanche de la sylphide.

La cloche du couvre-feu coupa court à la conversation et tous ces braves gens se retirèrent. Lord Macdonald ne les suivit pas. L'esprit préoccupé de ce qu'il avait entendu, il dirigea ses pas vers la montagne et, au bout de deux heures, ceux-là même qu'il venait de quitter, auraient pu le prendre à son tour pour un spectre errant parmi les débris du château des Vierges.

—:o:—

HABILE MECANICIEN.

—

William F. Ensign, un mécanicien expert qui a la réputation de pouvoir ouvrir n'importe quelle serrure de coffre-fort, quelque puisse être sa combinaison, lisons nous dans le *Courrier* de San-Francisco, a donné, à Platt's Hall, un échantillon de son savoir-faire, en présence d'environ 300 personnes.

On lui avait donné à ouvrir un coffre-fort fabriqué par la "Half Safe and Lock Company" et qui était réputé à l'épreuve du feu et des voleurs. A l'heure dite, Ensign, après avoir ôté son habit et préparé ses outils, se mit immédiatement au travail. Il commença par forer plusieurs trous au travers de la serrure; puis, à l'aide d'un marteau et d'un ciseau, il fit tomber la serrure en dedans et ouvrit toute grande la porte du coffre-fort. Cette opération avait duré près de 50 minutes, mais il prétend qu'une demi-heure lui aurait suffi, s'il n'avait eu la malchance de casser deux vilebrequins.

Après avoir accompli ce tour de force (qui d'après lui n'en est pas un, puisqu'il affirme que tout habile serrurier mécanicien peut en faire autant) Ensign a annoncé qu'à la prochaine séance il se chargerait d'ouvrir, sans percer le coffre-fort, n'importe quelle serrure à combinaison, si compliquée quelle puisse être. Il emploiera, dit-il, à cet effet un simple instrument connu sous le nom de micromètre et qui lui permettra de deviner le

secret de la combinaison. Après quoi, il ouvrira la porte du coffre-fort sans lui faire la moindre égratignure apparente.

Il a recommencé le lendemain ses expériences sur une serrure à secret, dont le mécanisme excessivement compliqué, et dû à l'invention d'un célèbre mécanicien, ne devait être connu que de deux personnes choisies dans l'assistance et qui en fixeraient elles-mêmes la combinaison, laquelle serait expliquée dans une lettre cachetée dont on donnerait lecture à la fin de l'expérience. M. Mahoney, importateur de coffre-fort et M. Finck, de la maison Will & Finck, furent choisis pour arbitres.

En moins de cinq minutes, M. Ensign à l'aide de son micromètre, avait déjà pu deviner, sans ouvrir le coffre-fort, la première des six séries de chiffres, qu'il a appelée à haute voix. Puis il a continué son opération en déclarant qu'il était certain du succès.

Ce genre d'exhibition peut avoir un certain intérêt en démontrant l'habileté d'un homme à ouvrir les serrures de coffres-forts, mais n'est-ce pas ainsi en quelque sorte une leçon donnée à tous les malfaiteurs, qui pourront en profiter à l'occasion? Il y a là un danger qui n'est pas fait pour rassurer beaucoup les détenteurs de coffres-forts.

—:o:—

HUIT JOURS SANS NOURRITURE.

—

Mme Mary Avery, qui demeure près de Honesdale, Pen., vient de passer par une terrible épreuve. Un jour de la semaine dernière elle était partie pour voir des parents à Rowlands. La nuit l'ayant surprise au moment où elle traversait le marais Link dans le village de Lackwaxen, Mme Avery perdit son chemin; elle chercha alors à revenir sur ses pas et ne réussit qu'à s'enfoncer plus avant dans la vase.

Enfin, à bout de force, elle cessa d'avancer ou de reculer, n'ayant plus d'espoir que dans la Providence. Elle est restée dans cette triste situation pendant huit jours, n'ayant absolument rien pour apaiser sa faim et forcée d'étancher sa soif avec l'eau sale du marais. Ce n'est qu'après 194 heures de souffrance indicibles qu'elle a été retirée de la vase par un chasseur qui passait par là. Mme Avery se trouvait dans un état de faiblesse extrême. Elle a été transportée dans la maison la plus proche où des soins médicaux et de la nourriture lui ont été donnés. Les docteurs disent que son état mental se ressentira de la terrible épreuve qu'elle a traversée.

—:o:—

VARIÉTÉS.

—

Une tonne d'or fait une fraction de plus qu'un demi million de piastres, et quand un homme dit que sa femme vaut son pesant d'or, en supposant qu'elle pèse 120 livres, elle vaudrait \$30,000.

.

Un mot d'enfant.
On vient d'emporter un petit cerceau

ouvert de bouquets de roses blanches. Une mère épuisée de sanglots fouille d'un regard effaré un berceau vide. Un petit garçon de cinq ans est là qui joue à côté d'elle.

—Alors, elle ne reviendra plus jamais, plus jamais, ma petite sœur, dis, mère?

—Non, non, mon enfant, c'est fini pour toujours.

—Et pourquoi, dis, mère, qu'elle ne reviendra plus?

—C'est le bon Dieu qui l'a prise, mon enfant...

—Et pourquoi qu'il l'a prise, le bon Dieu, dis, mère?

—Pour la mettre dans son paradis, parce qu'elle était sage...

—Pourquoi qu'il ne l'a pas prise aussi, alors le bon Dieu, dis, mère? Tu n'as donc pas été sage?

.

Le frère de lord Macartnoy, rongé par une sourde ambition, affectait le dédain des grandours. Le roi d'Angleterre voulut juger par lui-même de cette rare abnégation. L'emploi d'ambassadeur du cabinet de Saint-James à l'Écurial était alors vacant. Le roi demanda au lord s'il savait l'espagnol.

—Non, sire.

—C'est fâcheux.

—Qu'importe? S'il plaît à Votre Majesté, je le saurai bientôt.

—C'est bien; apprenez-le donc vite.

Le rouge de l'espérance monte au visage du noble Anglais, qui court chez lui, s'y enferme trois mois entiers, et en sort possédant la langue espagnole et se voyant déjà ambassadeur à Madrid. Il se fait annoncer au roi, et commence une harangue en espagnol.

—A merveille! dit le roi en l'interrompant. Et, puisque vous profitez si bien, je vous conseille de lire *Don Quichotte* dans l'original; car on dit que les traductions n'en valent rien.

.

Un jour que l'on donnait les *Petites Danaïdes*, Odry se trouvait dans les coulisses, à un moment où l'actrice chargée du rôle de l'Amour y rentrait. Elle s'approche de lui d'un air espiègle.

—Tremble, lui dit-elle, je suis l'Amour!

—Ça se peut bien, reprend Odry en examinant son costume flétri par quatre-vingts représentations consécutives; mais, en tout cas, tu n'es pas l'amour-propre.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jedis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an.....	\$0.50
Six mois.....	0.25
Un numéro.....	0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

70½ rue Sparks, Ottawa.